

JAMAIS DEUX SANS TROIS

C'est le 17 mai. Non seulement c'est la fête nationale de la Norvège, mais en plus demain, c'est Pentecôte. Donc, on peut sortir samedi, se reposer dimanche et ressortir lundi.

La montée des Termes semble étrangement courte. C'est que, grâce à Max, nous sommes en train de revivre (ou découvrir - ou redécouvrir) l'épopée "Alpes de Soleil" qui a laissé à chacun de ses protagonistes un souvenir émerveillé. Et il y a bien de quoi occuper toute l'ascension des Termes, même à allure modérée. Il est notamment question de la tarte dont certains n'auraient eu la force de manger que les pommes. Il faut dire à leur décharge que c'est quand même ce qu'elle avait de meilleur. Puis sont passées en revue les crampes dont l'un d'entre nous aurait souffert. C'est alors que, fort à propos, quelqu'un évoque la recherche d'un hébergement que l'un des randonneurs aurait entreprise aux alentours de 16 heures, quelque part entre Marseille et Montauroux, où un hôtel confortable nous attendait pourtant - et nous a même attendu assez longtemps - en cette mémorable journée du 3 mai 1997.

Mais me voilà en train d'écrire un article gigogne. Il faut dire que cette randonnée-là a beaucoup frappé les esprits. Et pourtant, celle que j'avais commencé à relater a eu elle aussi quelque chose de renversant : Jacques a été le premier à s'en rendre compte.

A Trets, une crevaison judicieuse d'Olivier, et les exhortations de son entourage pour qu'il n'utilise pas la bombe nous permettent, à moi et à deux autres virtuoses du vélo, de gravir le Petit Galibier à une allure humaine, et d'avoir le loisir d'admirer l'oeuvre d'un rocailleur(1) sur une façade de Saint-Zacharie. Nous nous sentons l'esprit léger et même relativement fiers de notre performance, fierté qui va grandissant au fur et à mesure que les minutes s'écoulent. Hélas, l'arrivée de

(1) Pour plus d'informations, consulter Christian.

Jacques va brusquement mettre fin à notre euphorie : un caillou l'a fait glisser dans un virage en épingle à cheveux et son côté droit, de la cheville à l'épaule, est en aussi piteux état que son cuissard. Heureusement qu'il n'a pas, comme c'est souvent le cas, attendu la chute pour adopter le casque. Il devra d'ailleurs en racheter un neuf. Il rentre directement avec son père, et, dans un constant soucis d'homogénéisation du peloton, je les suis de loin avec Max en attendant que les autres arrivent, tout en me demandant à quel point des plaies de ce genre peuvent être douloureuses. Je vais bientôt avoir la réponse.

Lorsque, juste avant Auriol, Max m'a dit : "regarde le peloton qui arrive", j'ai répondu "je préfère ne pas voir ça". Que n'ai-je tenu parole ! Un bref coup d'oeil en arrière (par la droite ou par la gauche ? Où était Max exactement à ce moment-là ?), tout ce que je me rappelle, c'est qu'à l'instant suivant, ma roue avant, elle, se trouvait exactement au même endroit que sa roue arrière et que, après une tentative de redressement à laquelle je n'ai jamais cru, mon côté gauche à longuement épousseté le goudron. Très rugueux.

Mais ce n'est pas tout.

En traversant Auriol, c'est le tour de Max, qui soudain opte pour un trottoir et atterrit sur les rochers qui bordent une plate-bande. Heureusement, il est apparemment indemne, mais a mal au pouce, jusqu'à ce qu'un gravier en sorte ... Il a eu la présence d'esprit de se réceptionner sur les mains.

Nous sommes finalement rattrapés par les autres quelques mètres avant Oby (pardon, Castorama). Mais ils n'ont aucun mérite. Même si - jamais deux sans trois - Olivier a dû regonfler à la bombe, puis changer, sa deuxième chambre à air.

Moi, la seule chose qui me console, c'est que de toute façon, pour lundi, ils ont annoncé de la pluie...

Anne FERNANDEZ